



**Rencontres avec
Dominique Paquet
autrice, passionnée par Jules Verne
Novembre 2018**

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

*Musée Jules Verne
3, rue de l'Hermitage
44100 NANTES
02 40 69 72 52
julesverne.nantesmetropole.fr*



**Nantes, esplanade Jean Bruneau
Jules Verne enfant, sculpture d'Élisabeth Cibot, bronze, 2005**

Sommaire

<u>Rencontrer une autrice</u>	p.4
<u>Dominique Paquet : ma biographie sensible</u>	p.6
<u>Extraits : <i>Les Échelles de nuages / Les Tribulations d'un chinois en Chine</i></u>	p.8
<u>Extraits : <i>Maman typhon / Le Rayon vert</i></u>	p.10
<u>Extraits : <i>La Curiosité des marmottes / Michel Strogoff</i></u>	p.14
<u>Extraits : <i>Au bout d'haleine / Les Indes noires</i></u>	p.15
<u>Extraits : <i>Cinq semaines en ballon</i></u>	p.17
<u>Extraits : Dominique Paquet : adaptation théâtrale du fragment mais le cri est devenu féminin</u>	p.18
<u>Extraits : <i>Patience du baobab / Un capitaine de quinze ans</i></u>	p.21
<u>Jules Verne : repères bibliographiques</u>	p. 22

RENCONTRER UNE AUTRICE

En résidence au mois de septembre 2018 chez Jules Verne pour écrire une cartographie sensible de Nantes, Dominique Paquet propose du 5 au 16 novembre 2018 des rencontres avec des élèves du CM2 à la classe de 5^e, autour de son œuvre et de celle de Jules Verne qui l'a inspirée.

LIRE ET PARTAGER

Pour découvrir une autrice liée à Jules Verne par l'amour des voyages et des aventures :

LES ÉCHELLES DE NUAGES, École des Loisirs, Paris, 2001. En regard avec *Les Tribulations d'un chinois en Chine*.

MAMAN TYPHON, École des Loisirs, Paris, 2014. En regard avec *Le Rayon vert*.

Textes non édités mais joués :

LA CURIOSITÉ DES MARMOTTES. En regard avec *Michel Strogoff*.

AU BOUT D'HALEINE. En regard avec *Les Indes noires*.

CINQ SEMAINES EN BALLON, adaptation théâtrale en regard avec le roman original.

PATIENCE DU BAOBAB. En regard avec *Un capitaine de 15 ans*.

Les extraits de textes sont disponibles à partir de la page 6 de ce dossier. Ils ont été choisis pour montrer dans des genres différents des communautés d'inspiration. Vous pouvez les lire et les partager tous ou en faire une sélection à découvrir avec les élèves.

ATELIERS D'ÉCRITURE CM2/5^e : CARTOGRAPHIES SENSIBLES

Durée : 4 heures : 2h x2h

Thématique : carte sensible/carte imaginaire.

La carte sensible est la carte d'un territoire vue d'un point de vue plus sensible que géographique. Ainsi il est possible d'écrire sur la carte sensorielle (matières, odeurs, goûts, sons, images) de sa chambre, de sa classe, de son trajet de chez soi à l'école en dessinant, écrivant et en y incluant des objets, des matériaux, des tissus...

D'autres élèves peuvent choisir de construire une carte imaginaire en partant d'un lieu réaliste : le pays qui est sous mon lit, l'océan derrière mon placard, les habitants du miroir,...

L'objet fini est unique et personnel.

Les ateliers se dérouleront de la façon suivante.

En amont de la venue de l'autrice: collectage des matériaux s'il y a lieu.

Choix du parcours : par exemple mon trajet de chez moi à l'école, un trajet sur le lieu de mes vacances, carte olfactive d'un territoire (maison, campagne, plage, etc....)

Première rencontre : exposition des choix du parcours, atelier d'écriture sur le thème des lieux choisis. Lecture à haute voix et pistes de retravail.

Deuxième rencontre : retravail sur l'écriture.

En aval : constitution de la carte matérielle.

Une restitution sous forme d'exposition est envisagée dans l'établissement scolaire.

CONTACTS :

Agnès Marcetteau : agnes.marcetteau@mairie-nantes.fr

Elsa Ferry: elsa.ferry@nantesmetropole.fr

Dominique Paquet : paquetdominique@free.fr

Dominique Paquet

Ma biographie sensible

Je suis née sur le 45° parallèle qui passe juste sous mon lit. Fascinée enfant par le titre du livre d'André Dhôtel *Le Pays où l'on n'arrive jamais*, que je ne lirai jamais, j'ai parcouru du doigt ce 45e parallèle avec l'un de mes personnages chinois dans *Les Échelles de nuages* et sur la mappemonde de *La Dérive des Continents* (Éditions William Blake and Co. Ed., 1997), qui fait l'inventaire de quelques 300 bateaux ayant transité par le Port de la Lune à Bordeaux depuis le XVIIIe siècle. Plus tard, j'ai traversé l'Atlantique en cargo pour y découvrir sa couleur vineuse, ses exocets, ses alizées et son rayon vert que l'on retrouve dans *Maman Typhon* (École des Loisirs, 2014), voyage dans la météo sensibilité.

M'étant donné pour mission de parcourir la planète, soit par l'histoire en écrivant *Congo-Océan ou le jeu renouvelé du chemin de fer Brazzaville-Pointe noire (520 kms) édifié à la sueur d'ébène et qui coûta dit-on un nègre par traverse*. (Edition Chiron, 1989, créé la même année) ou *la Byzance disparue* (Le Bruit des Autres, 1994), soit par le voyage, la dimension cartographique a irrigué mon travail d'écriture : le lit comme territoire de la pensée dans *Un hibou à soi* (Manège Editions, 1999) ; le fleuve dans *Paroles de l'eau, et Mascaret, dérive d'estuaire* (Script, 2013), cartographie en eaux profondes et en surface de l'estuaire de la Gironde et de ses îles ; le cœur de la ville de Cergy-Pontoise dans *Axe majeur* (mise en scène de Joël Dragutin, Théâtre 95, 2011) ; le ciel avec *Les escargots vont au ciel* (Editions Théâtrales jeunesse, créé en 1997, mise en scène Patrick Simon) ; le Pérou découvert par un jeune garçon au cours d'un voyage en ascenseur dans son immeuble dans *L'Île des poids mouche* (Retz, 2008) ; le quartier comme rêverie d'un jeu vidéo dans *Petit Fracas* (Editions Théâtrales Jeunesse, 2005) ; le Japon dans *Elle s'appelait Tempête*, (créé en 2000, mise en scène Véronique Durupt) ; la carte olfactive de l'Afrique de l'ouest avec *Patience du baobab* (1994) ; le désert dans *La Peau des pierres* (créée en 2001 au TJP, mise en scène Grégoire Callies) ; Laurentville dans le Dakota du sud, la ville des sourds dans *Terre parmi les courants* (Editions Monica Companys, 2007) ; celle des mines et des mineurs disparus dans *Au bout d'haleine* (audio-spectacle de Yvan Blanloeil, 2006) ; la carte gourmande de l'anorexie dans *Floue* (Théâtrales Jeunesse, 2017, mise en scène Jean-Claude Gal) ; celle du road movie en Mongolie dans *La Curiosité des Marmottes* (Partir en écriture, 2012), ou du paysage familial *Prête-moi tes ailes* (inédit écrit en résidence à la Maison Julien Gracq, 2017)

J'ai animé à la BNF des ateliers d'écriture avec des collégiens à partir des globes de Coronelli, sur les îles abandonnées à la Maison Julien Gracq.... et le 8 mars 2136 qui tombe un jeudi (Apple 5 calendrier), j'ai prévu d'être dans la Carte du temps.

Site : paquetdominique.free.fr/

https://fr.wikipedia.org/wiki/Dominique_Paquet

LIRE ET PARTAGER

Extraits

LES ÉCHELLES DE NUAGES/LES TRIBULATIONS D'UN CHINOIS EN CHINE

Dominique Paquet : *Les Échelles de nuages*, Ecole des Loisirs, Paris, 2001

Shen You et Zao Ming se sont enfuis de chez eux et suivent le 45^e parallèle pour rejoindre « le bord du bord du bord du monde. » Mais la route est longue...

SHEN YOU

Un enfant tout seul dans le monde... Tu crois qu'il peut survivre ?

ZAO MING *en ouvrant les baluchons*

On va le savoir... on va le savoir... Au fur et à mesure du voyage, on va le savoir...

SHEN YOU

A cette heure-là, ils sont aussi en train de se coucher chez nous.

ZAO MING

Rapproche-toi... Emmêle tes jambes aux miennes, il fait trop froid.

SHEN YOU

J'aimerais être dans mon lit étroit, sentir la chaleur descendre le long de mon cœur jusqu'à mes pieds...

ZAO MING

N'y pense pas.

SHEN YOU

J'ai faim aussi... J'ai le goût de la soupe sous la langue...

ZAO MING

Mmmm ! Il y a un pont de vermicelles qui craque sous la dent... mais attention, le pont n'est pas sûr... les lianes peuvent casser...

SHEN YOU

Alors la langue se saisit du champignon noir... le mâche lentement... puis passe à la salade et au coriandre...

ZAO MING

Attention, les carottes attaquent la sauce de haricot noir... vite ! Il faut tout avaler sinon c'est le carnage dans le bouillon... hop... une crevette passe... je la harponne avec ma baguette... elle se débat... je l'écrase sous mes molaires, le plus dur est passé... il ne reste que la boulette de viande...

SHEN YOU

Le meilleur au fond du bol...On le garde pour la fin...Mmmm ! Aaaah ! Elle était bonne cette soupe !

ZAO MING

De la raconter...ça m'a coupé la faim...

SHEN YOU

Moi aussi.

* * *

**Jules Verne : *Les Tribulations d'un Chinois en Chine*
Les délices de la cuisine chinoise**

Le repas n'avait rien laissé à désirer. Qu'imaginer de plus délicat que cette cuisine à la fois propre et savante. Au début et comme entrée de jeu, figuraient des gâteaux sucrés, du caviar, des sauterelles frites, des fruits secs et des huîtres de Ning-Po. Puis se succédèrent, à courts intervalles, des œufs pochés de cane, de pigeon et de vanneau, des nids d'hirondelle aux œufs brouillés, des fricassées de «ging-seng», des ouïes d'esturgeon en compote, des nerfs de baleine sauce au sucre, des têtards d'eau douce, des jaunes de crabe en ragoût, des gésiers de moineau et des yeux de mouton piqués d'une pointe d'ail, des ravioles au lait de noyaux d'abricots, des matelotes d'holothuries, des pousses de bambou au jus, des salades sucrées de jeunes radiceles, etc. Ananas de Singapour, pralines d'arachides, amandes salées, mangues savoureuses, fruits du « long-yen » à chair blanche, et du « lit-chi » à pulpe pâle, châtaignes d'eau, oranges de Canton confites, formaient le dernier service d'un repas qui durait depuis trois heures.

<https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Verne-Chine.pdf>

MAMAN TYPHON/LE RAYON VERT

Dominique Paquet : *Maman Typhon*, Ecole des Loisirs, Paris, 2014

Camille se sent seule. Son père est marin et vogue sur l'Atlantique, sa mère Talma travaille trop. Elle aspire à un peu de calme et de tendresse.

CAMILLE

Ce serait si bon de s'asseoir sur la digue côte à côte, non ? De laisser nos jambes pendre au-dessus des vagues. De sentir l'écume bondir sur nos pieds nus et y laisser sa mousse...

TALMA

Oui. On regarderait la ligne d'horizon ensemble. *Temps*. Vers le soir, il y aurait sûrement une voile.

CAMILLE

Ou un chalutier bleu qui reviendrait de la pêche au thon.

TALMA

Ou un porte-conteneurs dont très loin dont on apercevrait la fumée.

CAMILLE

Sur le pont, les marins repeindraient les bastingages... Sur le Tropique du Cancer, une main jetterait une bouteille à la mer. A l'intérieur, un poème... Peut-être irait-il s'échouer sur notre plage ? Qui sait ?

TALMA

Sûrement. Sauf si sa chute dans les vagues brise la bouteille.

CAMILLE

Non, non, elle ne se briserait pas. Elle flotterait toute droite dans la mer violette jusqu'à nous. Pour nous apporter les embruns et les pensées du large.

TALMA

Elle naviguerait pendant des mois. Même les tortues de mer l'évitieraient pour ne pas la briser et noyer le message. Elle nous rapporterait un peu de temps immobile ou étiré. Oui.

CAMILLE

A tribord du cargo, les marins apercevraient une baleine... et des poissons volants contre la coque. Nous, on trouverait ce poème sur le sable et on répondrait en lançant une autre bouteille... Qu'est-ce qu'on dirait dedans ?

TALMA

On écrirait à un marin de venir nous rendre visite.

CAMILLE

Oui. Le soir venu, toujours les jambes ballantes sur la digue, on attendrait côte à côte le rayon vert, le dernier rayon du soleil avant qu'il ne disparaisse avalé par l'horizon bleu. Une goutte vert-menthe rapide comme l'éclair.

TALMA

Il n'existe pas. Je n'ai jamais réussi à le voir.

CAMILLE

Parce qu'il ne dure qu'un milliardième de seconde. Si tu bas des paupières à ce moment-là, tu le manques. Ou si tu tournes la tête parce que le soleil t'aveugle.

TALMA

J'ai essayé si souvent.

CAMILLE

Pas assez, j'en suis sûre. Sur la digue, ce soir-là, on le verrait toutes les deux. Tu pourrais murmurer un vœu en toi et le donner à l'océan.

TALMA

C'est une illusion d'optique.

CAMILLE

Je l'ai vu moi. Souvent. Et tous mes vœux se sont réalisés. Même papa le voyageur a vu des rayons verts de lune sur le Pacifique.

TALMA

Ah ?... Essayons alors. Quel vœu on fait ? Le tien ?

CAMILLE

Non. Le tien. *Petit temps.*

TALMA

C'est le même.

CAMILLE

Oui. Alors je le fais ce vœu. Tout doucement. *Elle le fait silencieusement. Coassement. Sourires.*

* * *

Jules Verne : *Le Rayon vert*

Soudain, une pensée - pensée bien oubliée au milieu de celles qui hantaient maintenant son esprit - lui revint, lorsqu'il se vit en face de l'horizon du large. « Le Rayon-Vert ! s'écria-t-il. Mais si jamais ciel s'est prêté à notre observation, c'est bien celui-ci ! Pas un nuage, pas une vapeur ! Et il n'est guère probable qu'il en vienne, après l'effroyable bourrasque d'hier, qui a dû les rejeter au loin dans l'est. Et Miss Campbell, qui ne se doute pas que le soir de ce jour lui ménage peut-être un splendide coucher de soleil !... Il faut... il faut la prévenir... sans retard !... » Olivier Sinclair, heureux d'avoir ce motif si naturel pour retourner près d'Helena, revint vers la grotte de Clam-Shell.

Quelques instants après, il se retrouvait en présence de Miss Campbell et des deux oncles, qui la regardaient affectueusement, tandis que dame Bess lui tenait la main.

« Miss Campbell, dit-il, vous allez mieux !... Je le vois... Les forces vous sont revenues ? - Oui, monsieur Olivier, répondit Miss Campbell, qui tressaillit à la vue du jeune homme. - Je pense que vous feriez bien, reprit Olivier Sinclair, de venir sur le plateau respirer un peu de cette légère brise, purifiée par la tempête. Le soleil est superbe, il vous réchauffera. Et puis, s'il faut tout vous dire, si mes pressentiments ne me trompent pas, reprit Olivier Sinclair, je crois que, dans quelques heures, vous allez voir s'accomplir le plus cher de vos vœux.

- Le plus cher de mes vœux ? murmura Miss Campbell, comme si elle se fût répondu à elle-même.

- Oui... le ciel est d'une pureté remarquable, et il est probable que le soleil se couchera sur un horizon sans nuage ! (...) Et j'ai lieu de croire, ajouta Olivier Sinclair, que vous pourrez, ce soir même, apercevoir le Rayon-Vert. - Le Rayon-Vert !... » répondit Miss Campbell. (...)

Plus au large, la mer, unie comme un miroir, avait cette apparence huileuse que la moindre ride eût suffi à troubler. Toutes les circonstances se prêtaient donc merveilleusement à l'apparition du phénomène. (...)

Tous les regards se reportèrent alors vers l'horizon de l'ouest. Le soleil s'abaissait déjà avec la rapidité qui semble l'animer aux approches de la mer. À la surface des eaux tremblotait une large traînée d'argent, lancée par le disque, dont l'irradiation était encore insoutenable. Bientôt, de cette nuance de vieil or, qu'il prenait en tombant, il passait à l'or cerise. Devant les yeux, lorsqu'on les voilait de leurs paupières, miroitaient des losanges rouges, des cercles jaunes, qui s'entrecroisaient comme les fugitives couleurs du kaléidoscope.

De légères stries ondulées rayaient cette sorte de queue de comète que la réverbération traçait à la surface des eaux. C'était comme un floconnement de paillettes argentées, dont l'éclat pâlisait en s'approchant du rivage.

De nuage, de brume, de vapeur, si ténue qu'elle fût, il n'y avait pas apparence sur tout le périmètre de l'horizon. Rien ne troublait la netteté de cette ligne circulaire, qu'un compas n'eût pas tracée plus finement sur la blancheur d'un vélin. Tous, immobiles, plus émus qu'on ne le pourrait croire, regardaient le globe qui, se mouvant obliquement à l'horizon, descendit encore, et resta comme suspendu un instant sur l'abîme. Puis, la déformation du disque, modifié par la réfraction, se fit peu à peu sentir ; il s'élargit au

détriment de son diamètre vertical et rappela la forme d'un vase étrusque, aux flancs rebondis, dont le pied plongeait dans l'eau.

Il n'y avait plus de doute sur l'apparition du phénomène. Rien ne troublerait cet admirable coucher de l'astre radieux ! « Rien ne viendrait intercepter le dernier de ses rayons ! » Bientôt, le soleil disparut à demi derrière la ligne horizontale. Quelques jets lumineux, lancés comme des flèches d'or, vinrent frapper les premières roches de Staffa. En arrière, les falaises de Mull et la cime du Ben More s'empourprèrent d'une touche de feu. Enfin, il n'y eut plus qu'un mince segment de l'arc supérieur à l'affleurement de la mer. « Le Rayon-Vert ! Le Rayon-Vert ! », s'écrièrent d'une commune voix les frères Melvill, Bess et Partridge, dont les regards, pendant un quart de seconde, s'étaient imprégnés de cette incomparable teinte de jade liquide.

Seuls, Olivier et Helena n'avaient rien vu du phénomène, qui venait enfin d'apparaître après tant d'infructueuses observations ! Au moment où le soleil dardait son dernier rayon à travers l'espace, leurs regards se croisaient, ils s'oubliaient tous deux dans la même contemplation !... Mais Helena avait vu le rayon noir que lançaient les yeux du jeune homme ; Olivier, le rayon bleu échappé des yeux de la jeune fille ! Le soleil avait entièrement disparu : ni Olivier ni Helena n'avaient vu le Rayon-Vert.

<https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Verne-rayon.pdf>

LA CURIOSITÉ DES MARMOTTES/MICHEL STROGOFF

Dominique Paquet : *La Curiosité des marmottes*

Texte écrit lors d'un voyage en transsibérien.

TIMOUR

On a décidé de bivouaquer à l'entrée de la vallée au milieu de nulle part. Mais nulle part n'était pas si vide. Deux chiens à quatre yeux nous ont escortés vers un campement de trois yourtes. Nous nous sentions plus légers qu'à notre départ d'Oulan Bator. Désencombrés. Dans l'enclos, une chamelle avait mis bas, mais refusait d'allaiter son chameau. Le nomade l'avait installée à part pour qu'elle ne le tue pas. On est entrés du pied droit dans le *ger* et on s'est assis du côté des voyageurs. A gauche.

LENA *au public*

Nos hôtes ont fait circuler le thé au lait salé et les nourritures blanches de l'été, le fromage, les beignets, les carrés de beurre cuits au sucre et à la farine dans l'odeur entêtante de lait chaud et de crottin. C'était bon, un peu fermenté... Tout le monde s'endormait un peu, la conversation était lente. La grand-mère centenaire dodelinait de la tête, sa petite fille lui caressait le creux du coude, la mère levait l'écume du lait à la louche, sa fille le ventre lourd d'une troisième grossesse allait de son petit garçon en *del*, un manteau rouge aux galons d'argent à sa petite fille endormie dans un berceau où s'était réfugié aussi un chevreau. Au plafond courrait au-dessus de nos têtes le fil lourd des oreilles coupées du bétail...

* * *

Jules Verne : *Michel Strogoff*

Ici commençait véritablement ce qu'on appelle la steppe sibérienne, qui se prolonge jusqu'aux environs de Krasnoïarsk. C'était la plaine sans limites, une sorte de vaste désert herbeux, à la circonférence duquel venaient se confondre la terre et le ciel sur une courbe qu'on eût dit nettement tracée au compas. Cette steppe ne présentait aux regards d'autre saillie que le profil des poteaux télégraphiques disposés sur chaque côté de la route, et dont les fils vibraient sous la brise comme des cordes de harpe. La route elle-même ne se distinguait du reste de la plaine que par la fine poussière qui s'enlevait sous la roue des tarantass. Sans ce ruban blanchâtre, qui se déroulait à perte de vue, on eût pu se croire au désert.

<https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Verne-Strogoff.pdf>

AU BOUT D'HALEINE/LES INDES NOIRES

Dominique Paquet : *Au bout d'haleine.*

Dans les houillères du nord de la France, une maison s'enfonce dans la terre avec ses habitants. Ici la parole est laissée aux souris...

LA SOURIS

Il y avait de la sciure sur le gruyère. Quelle horreur ! On n'a jamais vu ça. D'habitude elle nous laisse du gruyère propre. Mais elle nous a laissé le même gruyère que d'habitude. Alors ? Pousse ta queue, tu la mets toujours sur le fromage... quand je suis revenue, ce matin après la virée nocturne, j'ai trouvé une petite dune de sciure de bois sur le fromage. Qu'est-ce que ça veut dire ? Que le bois travaille, la maison se fend ! Elle s'écroule comme le sable d'un silo, les termites, les cussons la mangent ! Tout le sol la mange, l'avale, on s'enfonce par le fond et tu vois de mémoire de souris, ça n'est jamais arrivé. Nous, on se niche d'instinct dans des maisons saines, des bonnes boiseries bien costaudes où l'on peut creuser des galeries sans risquer de voir s'effondrer toute la baraque et bien là, les filles, il faut partir, changer de crèche, « on va être en-se-ve-lies » Qu'est-ce que je raconte ? Ensevelies. Non, je n'ai jamais vu des souricières ensevelies ! Même dans les tremblements de terre, la seule qui s'en sort, c'est la souris, alors dans les corons, ça me fait rire, mais on n'a jamais vu ça mémoire de souris depuis l'ouverture des mines et ça remonte, pousse ta queue, tu m'énerves, à au moins plusieurs siècles. Et tu te souviens de ça, toi ? Moi, on m'a raconté de souris en souris, ça se transmet figure-toi, ignorante de service, le souvenir des aïeux de souris et bien jamais, pousse ta queue, on a vu ça, une maison qui s'effondre par la droite, doucement comme quelqu'un qui s'affaisse lentement vers la terre, au ralenti. Nous reloger ? Dans quelle boiserie ? Se creuser un nouveau toit ? Moi je ne me sens pas d'attaque, on se met en demi-molle, on hiberne en ce moment non ? Et il faudrait se mettre à creuser des galeries dans une autre baraque dont on ne connaît ni le bois, ni les boiseries s'il y en a, ni les habitants, dont on ne sait pas si ils nous supporteront, y'en a qui se mettent debout sur les chaises comme des sémaphores pour nous regarder passer et d'autres vicieux qui nous installent des rallyes de tapettes bourrées jusqu'à la gueule de fromage empoisonné, je vous préviens, moi, je refuse de creuser dans le ciment, j'ai déjà essayé, pousse-ta-queue, en suivant une famille de mineurs qu'on avait relogée en H.L.M. Je suis revenue ici dare-dare, in petto, plus vite que ça, regarde, j'ai perdu deux canines dans l'aventure, à gauche, pas beau à voir non ? J'ai trouvé un sac de noisettes, mais j'te dis pas, impossible d'en casser une, j'ai les dents toutes molles, ça doit être le manque de soleil, tu me trouves pas un peu pâle ?

Y'a qu'la portée que la maison berce, moi j'ai tout le temps mal au cœur et puis cette musique, ça m'insupporte, ça me tarit le lait, comment je vais les nourrir les petits, si on allait voir ailleurs si on y est bien, dans un boyau latéral, peut-être qu'on rencontrerait d'autres rongeurs, ça nous changerait de nous regarder en souris de faïence, toi et moi de plus en plus pâles, et notre dernière portée couleur lait, ça s'appelle une mutation génétique, pas vrai, pourvu qu'on ne finisse pas transparentes comme le verre, on nous verrait tout à l'intérieur, les rouages, la rongerie du travail, hum, ça me glace cette idée, si on quittait le navire, j'ai peur du noir, si on s'escaladait vers le nord, là-haut où ça scintille dans les pupilles ?

Jules Verne : *Les Indes noires*

Monsieur Starr, demanda alors Harry, avez-vous quelque idée de l'orientation probable de cette longue galerie que nous avons suivie depuis notre entrée dans la nouvelle houillère?

- Non, mon garçon, répondit l'ingénieur. Avec une boussole, j'aurais peut-être pu établir sa direction générale. Mais, sans boussole, je suis ici comme un marin en pleine mer, au milieu des brumes, lorsque l'absence de soleil ne lui permet pas de relever sa position. (...) Nous ne savons pas où nous sommes.

- Écoutez!

Tous prêtèrent l'oreille, ainsi que le faisait le jeune mineur. Le nerf auditif, très exercé chez lui, avait surpris un bruit sourd, comme eût été un murmure lointain. James Starr, Simon et Madge ne tardèrent pas à l'entendre eux-mêmes.

- Continuons, dit Simon Ford. Nous n'avons pas un instant à perdre. Nous marcherons en tâtonnant, comme des aveugles. Il n'est pas possible de s'égarer. Les tunnels qui s'ouvrent sur notre chemin ne sont que de véritables boyaux de taupinières, et, en suivant la galerie principale, nous arriverons inévitablement à l'orifice qui nous a livré passage. Ensuite, c'est la vieille houillère. (...) D'ailleurs, nous retrouverons là les lampes que nous avons laissées. En route, donc !

Comme il le disait, en tâtonnant on ne pouvait guère se tromper de route. Il fallait seulement remplacer les yeux par les mains, et se fier à cet instinct qui, chez Simon Ford et son fils, était devenu une seconde nature.

Donc, James Starr et ses compagnons marchèrent dans l'ordre indiqué. Ils ne parlaient pas, mais ce n'était pas faute de penser. Il devenait évident qu'ils avaient un adversaire. Mais quel était-il, et comment se défendre de ces attaques si mystérieusement préparées ? Ces idées assez inquiétantes affluaient à leur cerveau.

Au milieu d'une obscurité à laquelle les yeux ne pouvaient se faire, puisqu'elle était absolue, ce difficile retour dura deux heures environ. En supputant le temps écoulé, en tenant compte de ce que la marche n'avait pu être rapide, James Starr estimait que ses compagnons et lui devaient être bien près de l'issue.

En effet, presque aussitôt, Harry s'arrêta.

«Sommes-nous enfin arrivés à l'extrémité de la galerie ? demanda Simon Ford.

- Oui, répondit le jeune mineur.

- Eh bien, tu dois retrouver l'orifice qui établit la communication entre la Nouvelle-Aberfoyle et la fosse Dochart ?

- Non », répondit Harry, dont les mains crispées ne rencontraient que la surface pleine d'une paroi. Le vieil overman fit quelques pas en avant, et vint palper lui-même la roche schisteuse. Un cri lui échappa. Ou les explorateurs s'étaient égarés pendant le retour, ou l'étroit orifice, creusé dans la paroi par la dynamite, avait été bouché récemment !

Quoi qu'il en soit, James Starr et ses compagnons étaient emprisonnés dans la Nouvelle Aberfoyle !

CINQ SEMAINES EN BALLON

Jules Verne : *Cinq semaines en ballon*

Partis en ballon survoler l'Afrique, le docteur Samuel Ferguson, Kennedy et Joe le domestique du docteur entendent un cri dans la nuit...

- « Avez-vous entendu? leur dit le docteur.
- Sans doute! Ce cri surnaturel : À moi! A moi!
- Un Français aux mains de ces barbares!
- Un voyageur !
- Un missionnaire, peut-être!
- Le malheureux, s'écria le chasseur, on l'assassine, on le martyrise ! »

Le docteur cherchait vainement à déguiser son émotion.

« On ne peut en douter, dit-il. Un malheureux Français est tombé entre les mains de ces sauvages. Mais nous ne partirons pas sans avoir fait tout au monde pour le sauver. À nos coups de fusil, il aura reconnu un secours inespéré, une intervention providentielle. Nous ne mentirons pas à cette dernière espérance. Est-ce votre avis ?

- C'est notre avis, Samuel, et nous sommes prêts à t'obéir.
 - Combinons donc nos manœuvres, et dès le matin, nous chercherons à l'enlever.
 - Mais comment écarterons-nous ces misérables Nègres ? demanda Kennedy.
 - Il est évident pour moi, dit le docteur, à la manière dont ils ont déguerpi, qu'ils ne connaissent pas les armes à feu ; nous devons donc profiter de leur épouvante ; mais il faut attendre le jour avant d'agir, et nous formerons notre plan de sauvetage d'après la disposition des lieux.
 - Ce pauvre malheureux ne doit pas être loin, dit Joe, car...
 - À moi ! A moi ! répéta la voix plus affaiblie.
 - Les barbares ! s'écria Joe palpitant. Mais s'ils le tuent cette nuit ?
 - Entends-tu, Samuel, reprit Kennedy en saisissant la main du docteur, s'ils le tuent cette nuit?
 - Ce n'est pas probable, mes amis; ces peuplades sauvages font mourir leurs prisonniers au grand jour ; il leur faut du soleil !
 - Si je profitais de la nuit, dit l'Écossais, pour me glisser vers ce malheureux ?
 - Je vous accompagne, monsieur Dick.
 - Arrêtez mes amis ! Arrêtez ! Ce dessein fait honneur à votre cœur et à votre courage ; mais vous nous exposeriez tous, et vous nuiriez plus encore à celui que nous voulons sauver.
 - Pourquoi cela? reprit Kennedy. Ces sauvages sont effrayés, dispersés ! Ils ne reviendront pas. Dick, je t'en supplie, obéis-moi ; j'agis pour le salut commun ; si, par hasard, tu te laissais surprendre, tout serait perdu !
 - Mais cet infortuné qui attend, qui espère! Rien ne lui répond! Personne ne vient à son secours ! Il doit croire que ses sens ont été abusés, qu'il n'a rien entendu !... (...)
 - Qui que vous soyez, ayez confiance ! Trois amis veillent sur vous !
- Un hurlement terrible lui répondit, étouffant sans doute la réponse du prisonnier.
- « On l'égorge ! On va l'égorger ! s'écria Kennedy. Notre intervention n'aura servi qu'à hâter l'heure de son supplice ! Il faut agir !
- Mais comment, Dick! Que prétends-tu faire au milieu de cette obscurité ?

- Mon maître, êtes-vous donc capable de dissiper ces ténèbres!
 - Qui sait, Joe?
 - Ah! Si vous faites une chose pareille, je vous proclame le premier savant du monde.»
- (...)
- Voici mon plan, dit-il. Il nous reste deux cents livres de lest, puisque les sacs que nous avons emportés sont encore intacts. J'admets que ce prisonnier, un homme évidemment épuisé par les souffrances, pèse autant que l'un de nous; il nous restera encore une soixantaine de livres à jeter afin de monter plus rapidement.
 - Comment comptes-tu donc manœuvrer? demanda Kennedy.
 - Voici, Dick: tu admets bien que si je parviens jusqu'au prisonnier, et que je jette une quantité de lest égale à son poids, je n'ai rien changé à l'équilibre du ballon ; mais alors, si je veux obtenir une ascension rapide pour échapper à cette tribu!
 - Agissons donc, et disposez ces sacs sur le bord de la nacelle, de façon à ce qu'ils puissent être précipités d'un seul coup.

<https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Verne-ballon.pdf>

* * *

Dominique Paquet : adaptation théâtrale du fragment mais le cri est devenu féminin !

Question de distribution et de la nécessité d'avoir une actrice plutôt qu'un acteur ! Il est intéressant de remarquer la translation du récit dans les didascalies mais aussi ce qui est conservé ou abandonné dans la version théâtrale.

VOIX DE FEMME au lointain

A moi ! ... A moi !

DICK

Qui appelle ? Une femme ! *Tous se penchent à la nacelle.*

SAMUEL

Les Nyams-Nyams ! Ils préparent un sacrifice humain !

JOE

Vite ! Filons ! Je ne supporte pas la vue du sang !

SAMUEL

Ils se préparent à manger quelqu'un. Messieurs ! Soyons gentlemen ! Nous allons tout faire pour sauver cette malheureuse ! Qu'en pensez-vous ?

JOE

Je n'ai vraiment pas envie d'être mangé !

SAMUEL

Joe !

JOE

Oui, mon maître ! A vos ordres mon maître !

SAMUEL

Ils ne connaissent pas les armes à feu donc si nous tirons, ils seront épouvantés et s'enfuiront certainement ! Pendant ce temps... que ferons-nous pendant ce temps ?

DICK

Je me glisserai hors de la nacelle et j'irai délivrer la victime.

SAMUEL

Bravo ! Mais la nuit tombe et nous ne pouvons rien faire. Nous agirons demain au grand jour et nous formerons notre plan de sauvetage d'après la disposition des lieux.

VOIX DE FEMME

A moi ! Au secours !

DICK

Mais s'ils la tuent cette nuit ?

SAMUEL

Non, ils font mourir leurs victimes au grand jour.

DICK

Si je profitais de la nuit pour me glisser vers cette malheureuse ?

SAMUEL

Si tu échouais, nous aurions deux personnes à sauver au lieu d'une !

VOIX DE FEMME

Au secours !

SAMUEL

Puisqu'elle parle notre langue, on peut la rassurer ! *Mettant ses mains en porte-voix.* Qui que vous soyez, ayez confiance ! Trois amis veillent sur vous ! *Un hurlement horrible lui répond.*

DICK

On l'égorge ! On va l'égorger ! Il faut agir tout de suite ! Oh ! S'il faisait jour...

SAMUEL

Quoi s'il faisait jour ?

DICK

J'irai la délivrer !

JOE

Mon maître, êtes-vous capable de dissiper ces ténèbres ?

SAMUEL

Qui sait Joe ?

JOE

Ah ! Si vous faites une chose pareille, je vous proclame le premier savant du monde.

Le docteur réfléchit quelques secondes.

SAMUEL

Très bien. Descendons ! Joe, prépare du lest, environ 50 kilos et dispose les sacs sur le bord de la ancelle afin qu'ils puissent être précipités d'un seul coup. Dick, tiens-toi prêt. Ayez l'œil à tout ! Joe sera chargé de jeter le lest et Dick d'enlever la prisonnière. Voilà, nous sommes au-dessus de la place du village.

JOE

Brrr ! Tout ce monde ! Ah ! Je la vois... Je la vois.... dans une marmite... Quelle horreur !

SAMUEL

Chut ! Pas un mot ! Vous êtes prêt ?

(...)

– PATIENCE DU BAOBAB/UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

Dominique Paquet : *Patience du baobab*

Journal de voyage en Afrique.

Sur les bords du Niger vivent les hommes-hyènes. Ceux que nous appelons les loups garous. Ceux-là aussi se transforment la nuit et mangent les hommes. On les appelle aussi les faiseurs de métamorphoses. L'homme-hyène sent le poisson pourri, parle d'une voix nasillarde penché en avant, en jetant la main par-dessus son épaule pour chasser les mouches. Il dévore ses victimes très soigneusement à l'exception de la tête, des mains et des pieds. Trop d'os. Sa voix nasillarde, l'Africain l'appelle une "voix pourrie". Le son s'échappant à la fois par la bouche et le nez donne l'impression de ne pouvoir sortir complètement ou les paroles retenues à l'intérieur se décomposent. La parole elle-même est pourrie, elle ne s'exhale que dans une odeur de mort. Mais quand la hyène est tuée, on sèche son nez pour asservir ses paroles, on le met dans le mil de semence. Après les semailles, on le suspend dans le grenier à mil au bout d'une ficelle pour se procurer une récolte abondante. Les pêcheurs Bozo mettent aussi le nez séché de la hyène dans leurs filets pour favoriser la pêche. Coupé et séché, le nez pourri de l'hyène vivante devient le nez fécond de l'hyène morte.

Mais c'est le renard mythique qui a introduit la mort sur terre en provoquant la pourriture de son placenta. Les mauvaises odeurs émanent toujours du renard et on se protège de lui en portant des colliers de racines odoriférantes. Le renard vaut pis que l'hyène qui ne vaut pas grand-chose. Elle a toujours le mauvais rôle à cause de cette décomposition continue que dénote son glapissement, cet engorgement du son et des mots dans le gosier étroit.

* * *

Jules Verne : *Un Capitaine de quinze ans*

Le règne animal n'était pas moins curieux que le règne végétal dans cette partie de la province. Les oiseaux voletaient en grand nombre sous cette puissante ramure, mais, on le comprend, ils n'avaient aucun coup de fusil à craindre de la part de gens qui voulaient passer aussi secrètement que rapidement. Il y avait là des pintades par bandes considérables, des francolins de diverses sortes, très difficiles à approcher, et quelques-uns de ces oiseaux que les Américains du Nord ont, par onomatopées, appelés « whip-poor-will », trois syllabes qui reproduisent exactement leurs cris. Dick Sand et Tom auraient pu vraiment se croire sur quelque province du nouveau continent. Mais, hélas ! ils savaient à quoi s'en tenir !

Jusqu'alors, les fauves, si dangereux en Afrique, n'avaient point approché la petite troupe. On vit encore, dans cette première étape, des girafes qu'Harris eût sans doute désignées sous le nom d'autruches, – en vain, cette fois. Ces rapides animaux passaient rapidement, effrayés par l'apparition d'une caravane sous ces forêts peu fréquentées. Au loin, à la lisière des prairies, s'élevait parfois aussi un épais nuage de poussière. C'était un troupeau de buffles qui galopait avec un bruit de chariots pesamment chargés.

<https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Verne-quinze.pdf>

JULES VERNE
(1828 – 1905)

Repères biographiques

8 février 1828	Naissance de Jules Verne, dans l'île Feydeau à Nantes, où son père est avoué.
1829	La famille Verne s'installe quai Jean Bart à la naissance de Paul, frère cadet de Jules.
1837-1847	Jules Verne fait ses études à Nantes (collège Saint-Stanislas, Petit Séminaire, Collège Royal).
1847	Jules Verne commence sa licence de droit à Nantes.
1848	Jules Verne s'installe à Paris pour terminer sa licence en droit.
1850	<i>Les Pailles Rompues</i> , première pièce de théâtre de Jules Verne jouée à Paris grâce à Alexandre Dumas, puis à Nantes.
1851	Jules Verne rencontre Jacques Arago.
1852-1854	Jules Verne est secrétaire du Théâtre Lyrique.
1856	Jules Verne entre chez Eggly, agent de change.
1857	Mariage de Jules Verne avec Honorine de Viane.
1859	Premier voyage de Jules Verne en Ecosse.
1860	Rencontre avec Nadar.
1861	Voyage de Jules Verne en Scandinavie. Naissance de son fils Michel.
1862	L'éditeur Hetzel accepte le manuscrit de <i>Cinq semaines en ballon</i> et signe un contrat avec Jules Verne, qui doit fournir deux volumes par an pendant 20 ans.
1863	Jules Verne quitte la Bourse.
1866	<i>Géographie de la France</i> Jules Verne se rend aux Etats-Unis avec son frère Paul, à bord du <i>Great-Eastern</i> .
1870	Jules Verne reçoit la Légion d'Honneur.
1871	Mort de Pierre Verne, père de Jules, le 3 novembre à Chantenay.
1872	Jules Verne s'installe à Amiens, dont sa femme est originaire. Il occupe le siège de Gresset à l'Académie amiénoise.
1874	Triomphe du <i>Tour du monde en 80 jours</i> au théâtre.

- 1877 Jules Verne réside une année à Nantes, où il achète son troisième et plus beau bateau, le *Saint-Michel III*.
- 1879 Deuxième voyage en Ecosse.
- 1880 Triomphe de *Michel Strogoff* au théâtre.
- 1884 Croisière en Méditerranée, sur le *Saint-Michel III*.
- 1886 Attentat contre Jules Verne par son neveu Gaston. Hetzel meurt à Monte-Carlo.
- 1887 Mort de Sophie Verne, mère de Jules, à Nantes. Jules Verne vend son bateau.
- 1888 Jules Verne est élu au Conseil municipal d'Amiens sur une liste républicaine. Il est chargé du théâtre.
- 1891 Création du Cirque d'Amiens.
- 1892 Jules Verne devient officier de la Légion d'Honneur.
- 1894 Son fils se marie dans le Midi. Jules Verne rencontre Edmondo De Amicis.
- 1897 Mort de Paul Verne, frère de Jules, à Paris.
- 1899 Jules Verne reçoit la visite de Raymond Roussel.
- 1902 Jules Verne est atteint de la cataracte.
- 24 mars 1905 Jules Verne meurt de diabète et de paralysie à Amiens.

